

Réponse de Nicolas à Michel Legrain.

« MON BRIGADIER,

Quand votre lettre m'est arrivé, il n'y avait pas moyen de vous répondre, et je vais vous dire la raison. Nous étions en train de prendre Constantine, une belle ville arabe, perchée sur un rocher, et qui s'est défendue un peu bien, à preuve même qu'elle nous a tué notre général qui a reçu une bombe en pleine poitrine.

Mais il ferait beau voir qu'on résistât à la France !

Nous avons pris Constantine d'assaut et nous voilà établis dedans.

Cependant, il paraît que nous n'y resterons pas longtemps — je parle de mon régiment — et que nous allons reprendre la plaine pour faire connaissance avec le plus redoutable des généraux arabes, l'émir Abd-el-Kader, comme on l'appelle, et qui est, en même temps, racontent les camarades, une manière de prêtre dans sa religion, comme qui dirait l'évêque d'Orléans, qui commanderait en même temps la division militaire.

Le bey de Constantine — il paraît que c'est le nom du roi dans ce pays — a pris la fuite ; mais son lieutenant s'est rendu après un combat acharné.

Nous campons dans la ville ou autour de la ville.

Je suis monté avec les camarades, suivant une permission qu'on nous a donnée, et nous voici attablés dans un café arabe où on nous sert du café sans sucre, ce qui n'est pas bon du tout.

Votre argent et celui de la Mariette est le bienvenu, croyez-le, et il me rend fièrement service ; aussi j'espère bien, dans ma prochaine lettre, vous donner la bonne nouvelle que je suis passé brigadier.

— Les camarades disent que je me suis très-bien battu, et le maréchal-des-logis a parlé de moi au colonel.

Je vous embrasse bien, ainsi que la bonne madame Legrain et le petit.

Si vous voyez la Mariette, dites-lui que je pense toujours à elle.

Votre fils adoptif pour la vie.

NICOLAS.

Cette lettre avait été, en effet, écrite dans une sorte de cabaret arabe, tenu par une famille juive.

Ils étaient là une douzaine de soldats de toutes armes, chantant et buvant.

C'était au lendemain de la victoire. Les maisons renversées par le canon fumaient encore. Le sang coulait par les rues, les vainqueurs donnaient la chasse aux vaincus, et les vaincus essayaient encore de timides représailles.

De temps à autre, on entendait un coup de feu isolé.

C'était un Maure enfermé dans sa cave qui faisait feu sur un soldat français, par un soupirail. Le soldat tombait, mais ses camarades arrivaient ; on faisait le siège de la maison comme on avait fait la veille celui de la ville, et l'assassin était recherché, pris et expédié sommairement.

Or, pendant que notre ancienne connaissance Nicolas Sautereau, devenu un fort beau chasseur d'Afrique, pliait sa lettre qu'il venait d'écrire sur le tambour d'un camarade du 17^e léger, la petite rue dans laquelle était le cabaret retentit tout à coup de cris déchirants et de pas précipités.

— Sus au méricaud ? sus au moicaud ! criaient plusieurs voix en bon français.

Les soldats qui étaient dans le cabaret se levèrent et précipitèrent dans la rue, Nicolas l'un des premiers.

Un vieux Maure fuyait de toute la vitesse de ses jambes, devant un demi-douzaine de zouaves qui le persécutaient à la baïonnette en avant.

Le Maure poussait des cris, levait les mains au ciel et, sans doute, protestait dans sa langue de son innocence.

Nicolas et les autres soldats lui barrèrent le chemin.

Alors le Maure se jeta à genoux et demanda grâce.

Les zouaves arrivaient sur lui.

— Il faut l'empaler ! disait l'un.

— Si nous le jetions du haut des remparts ? disait un autre.

— Halte-là ! camarades, dit Nicolas Sautereau qui la vue pitoyable et suppliante du juif toucha ; avant de tuer cet homme, il faut savoir de quoi il est coupable !

— Il a tiré sur nous !

Le Maure, qui paraissait comprendre l'accusation qui venait sur lui, leva les mains au ciel de plus belle, pour attester qu'il se trompait.

Nicolas le prit par le bras et le poussa dans le cabaret.

— Voyons, camarade, dit-il aux zouaves, on ne condamne pas les gens sans les juger.

— Est-ce que cela te regarde ? dit un zouave.

— Pourquoi pas ? fit crânement Nicolas.

Les soldats qui tout à l'heure buvaient avec lui prirent son parti.

Les zouaves se consultèrent ; on faillit en venir aux mains, mais un des zouaves, plus sage que les autres, s'écria :

— Après tout, le chasseur a raison ; il faut juger ce vieux bandit.

— Oui, oui, jugeons-le, répéta-t-on en chœur.

Nicolas protégeait toujours le vieillard en lui faisant un rempart de son corps.

— Voyons ! dit-il, de quoi s'agit-il ?

— Nous passions tranquillement dans une rue. Une balle siffla et traversa le turban d'un de nos camarades.

— Voilà le turban, dit le zouave.

— Et c'est cet homme qui a tiré ?

— Oui, oui, dirent plusieurs voix.

Le Maure protestait énergiquement par signes.

— C'est-à-dire, reprit le zouave qui avait porté le premier la parole, que nous l'avons vu à une fenêtre. Alors nous sommes entrés dans la maison, et il s'est sauvé.

— Mais vous ne l'avez pas vu tirer ? demanda Nicolas.

— Non.

— Alors qui vous dit que c'est lui ?

— Il a pris la fuite.

— Ce n'est pas une raison, et je vous engage à laisser cet homme tranquille.

— Non, non, dit un zouave, il faut lui faire son affaire.

Mais Nicolas s'était placé résolument devant le Maure.

— Et si je ne veux pas, moi ? dit-il.

Le Maure tremblait de tous ses membres et invoquait Allah de mille manières.

Les zouaves étaient menaçants, les soldats qui se trouvaient avec Nicolas paraissaient vouloir prendre parti pour lui, et sans doute qu'on n'en fût venu aux mains sans une circonstance fortuite.

Un officier vint à passer, vit le rassemblement, entendit les clameurs et entra dans le cabaret.